

Frédéric Darcy

BATAILLE + GOYA

Vinci,
Brueghel,
Michel-Ange



éditions IKG

Bataille I - Esquisses sur la Violence

Une tête d'homme crie. La mâchoire grand ouverte. Les yeux cernés et graves. REGARD SOMBRE. IL N'EST PAS LOIN. Plus loin-ailleurs. Deux hommes aux mâchoires grand ouvertes. L'une des deux bouches attaque le front de l'autre. L'autre hurle. Les deux hommes ne bougent plus. IL MANGE CELUI LA AIME LA FAIM. L'homme isolé sort un long couteau (il attend quelqu'un). LORSQU'ON ATTEND, IL FAUT SAVOIR PATIENTER. Sort une pierre, aiguisé sa lame. L'AUTRE FINIRA BIEN PAR ARRIVER.

Je suis dans une rue d'un pays lointain. Ici le soleil est brûlant, marchant nonchalamment, abruti par la chaleur, je reste aux aguets. JE ME DOIS D'ETRE CONCENTRE, EN TEMPS DE BATAILLE LA CONCENTRATION EST INDISPENSABLE. Sait-on jamais une attaque est toujours possible. Quelqu'un pourrait surgir à n'importe quel instant d'une ruelle, de derrière un mur, avec une arme une lame peut être un revolver. Reste immobile, comme une esquisse de Léonard de Vinci cherchant les traits de la violence chez l'homme.

La rue est liquide comme du métal bouillant. Ses bruits sont nombreux. La rue est un amalgame de bruits. En jetant des regards sur les mouvements multiples, je peux m'inventer le discernement des bruits coulant sur le macadam suintant les lourdes

odeurs de vapeurs de pétrole. PAS D'OISEAU, ICI, SURTOUT PAS D'OISEAU. J'attends l'autre, qui viendra à ma rencontre pour m'abattre. LA BATAILLE PEUT COMMENCER A N'IMPORTE QUEL MOMENT. Je dois être attentif, vif. Je suis prêt à jouer, moi maintenant (avec les coups). Savoir danser. UNE BATAILLE SANS DANSE, N'EST PAS UNE BATAILLE C'EST UNE INJURE.

Je reprends. Recevoir les coups, esquiver, rendre la pareille.

1 – L'agression au couteau, furtive, mon corps bouge. Il faut bouger vite. UN ADVERSAIRE DOIT TOUJOURS ETRE A LA HAUTEUR DE L'ASSAILLANT. En ce sens, il est un devoir d'esquiver le premier coup.

2 – Je tente de bloquer son mouvement, saisis son bras, le rejette, enchaîne sur un coup de pied sec frappant avec violence le jarret. L'idéal est de briser le jarret de l'adversaire dès le premier coup de pied. Ainsi, la bataille prend fin. MAIS UN ENNEMI POLI ESQUIVE TOUJOURS CE GENRE DE COUP.

3 – La bataille peut s'éterniser, coup pour coup, rendu pris repris, coup esquivé, coup enchaîne, réception du coup, blocage du coup, enchaîné après avoir bloqué. Les combinaisons sont infinies.

4 – L'ennemi peut m'abattre d'un coup (plus facile s'il a une arme à feu).

JEN'AI PAS D'ARME, de toute façon. JE NE SUIS PAS CELUI QUI AGRESSE, NON ! J'arrive enfin à dépasser ma peur, il m'est possible d'avancer à nouveau dans cette rue. A ce qu'il paraît cette rue débouche sur une place. J'IGNORE CETTE POSSIBILITE QUI ME SAUVERAIT. J'avance à petits pas. Regarde le lointain. La perspective semble devenir un entonnoir. Cette rue se rétrécit ? Inévitablement, je tomberai sur l'autre qui m'attend avec son arme.

J'avance toujours, je ne peux revenir sur mes pas. JE SUIS UN HOMME DU PROGRES, UN OCCIDENTAL SE DOIT DE NE PAS REBROUSSER CHEMIN. Plus j'avance, plus la rue se vide. Et si la place était un mensonge, un délire de plus d'un des hommes de ce pays. Peut-être que cette rue s'achève même sur une impasse. PLUS FACILE POUR LE GUET-APENS. Comment sait-il que j'arrive sur lui, un complot ? Les marchandes, les taxis, les passantes, les écolières peuplant cette rue sont peut-être tous de mèche ? Ils informent par échos le moindre mouvement à mon meurtrier. Décidément, je ne peux compter que sur moi-même. Même-si-j-ai-quelque-rudiment-de-la-langue-de-ce-pays, je dois éviter tout genre de contact. NE PAS DONNER D'INFORMATION, EN TEMPS DE BATAILLE L'INFORMATION EST SACRE.

Brusquement, j'accélère, je cours presque, toujours dans la même direction. Mais pourquoi je m'obstine ainsi ? La réponse n'est pas ici, l'autre la détient-il ? Je dois donc le rencontrer. UN HOMME DE MA TREMPER NE PEUT ECHAPPER A SON

DESTIN, IL DOIT L'AFFRONTER DE FACE. Non. Je m'arrête.
Un moment. Rencontrer l'autre d'accord mais-juste-pour-voir-
son-visage-son-image-mon-spectre-il-est-mon-miroir-je-suis-sa-
réflexion.

IL RETIRE SES VÊTEMENTS, SE DÉNUDE
COMPLÈTEMENT UN HOMME NU NE RED-
OUTE RIEN IL PART JOUER AVEC SON DES-
TIN LES DEUX HOMMES SE SÉPARENT SE
REGARDENT S'ÉTRANGLENT LES VEINES
DE LEURS FRONTS GONFLENT LEURS VIS-
AGES DEVIENNENT RAPIDEMENT COM-
PLÈTEMENT VIOLETS ILS SERRENT DE PLUS
EN PLUS FORT. ASPHYXIÉS S'ÉCROULENT
AVEC LES MAINS NOUÉES AUX COUS DE
L'UN DE L'AUTRE L'AUTRE FINIT D'AIGUISER
SA LAME GLISSE LA PIERRE DANS L'UNE DES
POCHES DE SON PANTALON ET GARDE LE
COUTEAU DANS SA MAIN GAUCHE EN SER-
RANT DE PLUS EN PLUS SON POING DROIT
SES YEUX S'OUVRENT AU DÉSESPOIR NU.

cri.

Bataille II - Le Triomphe de la Mort

Aube. Forêt sombre-dense installée sur les flancs de sept montagnes. Une vallée. Une ville. Un fleuve. Eau claire fraîche bleue.

TROMPETTES ECHOS PRIÈRES

La forêt bouge, les feuillages craquent. La terre les débris de bois de feuilles de végétations d'insectes craquent aussi. Peut-être une marche. Mais qui ? Et quoi ? Les craquements se multiplient. Quatre types de craquements différents s'imbriquent les uns aux autres.

CRRRIRRSCRRRIRRSCRRRIRRS

VROUQVROUQVROUQVROUQ

BPROUBPROUBPROUBPROU

CHRICHCHRICHCHRICHCHRICH

Un troupeau ? La ville ignore ces bruits. Paisible, la ville. Les craquements sont de plus en plus prompts, multiplications, accélérations, excitations. Les pas semblent très ordonnés. Il faut une certaine mesure de l'ordre et de la raison pour marcher de cette façon. Hommes ? Encore. Troupeau d'hommes ? Les rythmes sont mécaniques. Des éléments métalliques semblent frotter au feuillage. Sons stridents. Fers ? Armes ?

JE BOIS DE L'ACIDE
CHAQUE MATIN
J'AI BESOIN DE ME SENTIR MORT

MORT EN Y.
MEURTRE EN B. i H.

Clown 1

Mon premier est celui que tout le monde recherche.

Clown 2

Mon second sont mains, bouche, pensées pleines de sang.

Clown 3

Mon tout est celui qui sourit en uniforme.

Qui suis-je ?

Je suis Saturno Devorando, de mes mains j'impose la mort. J'engloutis la chair de mes enfants au tréfonds de mes entrailles. Qui osera dire que je suis un bourreau? Depuis mon obscurité, je reprends la vie donnée par les dieux. Je verse ma torpeur dans vos eaux déjà malsaines. Vive le mépris, la haine, le meurtre. Je jouis avec le sang dans la merde.

*

Des hommes, vraiment ? La ville s'éveille. Premières voitures, ramassage des ordures, flux de travailleurs dans les transports en commun, femmes de ménage nettoyant les bureaux du pouvoir. Les bouchers se mettent à l'œuvre. La forêt est toujours épaisse, brumeuse, des rayons de soleil percent le ciel bas. Par-dessus, les craquements des machines *raisonnent*.

LA GUERRE EST BELLE, CAR GRACE AUX MASQUES A GAZ AUX TERRIFIANTS MEGAPHONES, AUX LANCE-FLAMMES, AUX TANKS, ELLE FONDE LA SUPREMATIE DE L'HOMME SUR LA MACHINE SUBJUGUEE. LA GUERRE EST BELLE, CAR ELLE REALISE LE REVED'UN CORPS HUMAIN METALLIQUE. LA GUERRE EST BELLE, CAR ELLE ENRICHIT UN PRE EN FLEURS DES FLAMBOYANTES ORCHIDEES DES MITRAILLEUSES. LA GUERRE EST BELLE, CAR ELLE RASSEMBLE, POUR FAIRE UNE SYMPHONIE, LES COUPS DE FUSILS, LES CANONNADES ; LES ARRETS DU TIR, LES PARFUMS ET LES ODEURS DE DECOMPOSITION. LA GUERRE EST BELLE, CAR ELLE CREE DE NOUVELLES ARCHITECTURES COMME CELLES DES GRANDS CHARS, DES ESCADRES AERIENNES AUX FORMES GEOMETRIQUES, DES SPIRALES DE FUMEE MONTANT DES VILLAGES INCENDIES. MARINETTI.

CHAQUE MORT PORTE SA CROIX

CHAQUE HOMME SON FAISCEAU

*

Paysage sous haute tension. Ciel là, des mutineries s'inventent chargeant les bâtiments du pouvoir. Sur quelques hauteurs de la

ville des pendus dansent au vent. A côté. Hache décapitant tête au pied d'un arbre mort. Au centre de la ville. Ravage et pillage. Explosion d'architecture. Multitudes d'impacts de balles. Femmes traditionnellement violées. Enfants pourpres gisant au sol fragmenté. AUCUN REPIT. NUL NE SERA SAUF. Décors cadavériques, animaux décharnés. Chevaux osseux buvant le lait de cadavres liquides. QU'EST-CE QUE L'ESTHETIQUE ? Achèvement des blessés. Mort partout Mort. CE MATIN PAS DE REDEMPTION. NI DEMAIN. Surtout pas demain. La forêt brûle. UN ARBRE POUR UNE TETE.

TROMPETTES ECHOS PRIÈRES

*

Autre espace en bref souvenir dans le territoire. Promenade en capitale, marche douce stationnant devant le palais présidentiel. Chant contre-nationaliste. Bataille du Non contre Nationaliste. Le territoire est filmé. Mascarade politique en émission de télévision. Slogan pour la paix scandé contre le gouvernement amassé au balcon. Propagande du coup d'Etat des politiques désormais statuaire. Un vieil homme sort de sa chambre, s'adressant à la foule avec un micro après une décennie de minutes écoulées depuis le début de la manifestation. Dans le discours, le mot paix revient régulièrement. Paix musicale dans la chambre du pouvoir. Qui peut encore croire à ce discours, la guerre ayant déjà commencé dans tous les esprits. Le climat préfigure déjà les futurs bombardements.

La foule reste fixe et continue d'envoyer ses revendications. Symphonie de chars roulant sur la place. La foule résiste. Jet de pierre contre jet d'eau haute pression. Climat haute pression dans le territoire. La bataille civile commence. Ici et là des voitures sont retournées. Les chars avancent, police et armée matraquent les manifestants. Des policiers sont balancés un peu partout sur les côtés des chaussées. Accélération de la haine dans le territoire. Brèche dans le temps. Rien désormais ne pourra être évité. Le temps s'accélère. Image en saccade permet la diffusion de la répression.

*

Je suis devant ma télévision, mon pays est l'Occident. Tout autour de cette manifestation, les images me dégueulent de ce lointain. Lointain remuant dans les veines de ma viande. Remâchage intestinal de tous les produits des rayons des centres commerciaux, tournant comme des soleils de mort, parabole des roues d'écartèlement craquant mes os, mes membres. Bières en canettes dans mon canapé pour me tenir spectateur de cette tragédie. Ma tragédie est identique à celle de ce peuple. Si j'étais encore vivant, je serais sur cette place. Comme dans un bon feuilleton, les images de cette BATAILLE me tiennent en haleine. J'ignore la suite. La suite ne me concerne pas. De toute façon. Les massacres auront lieu après cette manifestation. Ce pays s'écroulera. En tant que consommateur, j'irai un jour, en touriste, voir comment une tragédie se (re)construit en une autre.

Apocalypse

Pour le bonheur

Mon nom est client

COCA COLA IN GOD WE TRUST

Apocalypse

Machine émission télé

Garanties sans dignité

Plaisir pornographique devant la bataille infinie de l'humain,
la bête, le sang, l'homme, massacre, femme, bête, enfant, langue
détériorée sans article sans pronom sans verbe sans objet sans sujet
mort du sujet. Attente de la mort.

Viens !

Apparut un cheval blanc.

Celui qui le montait tenait un arc,

On lui donna une couronne.

Il vint pour vaincre.

Viens !

Un autre cheval avança, il était de couleur rouge.

Celui qui le montait reçut le pouvoir d'écarter

Toute paix de la terre,

Pour que les hommes se massacrent, les uns les autres.

Viens !

Vint un cheval noir.

Celui qui le montait, tenait une balance à la main.

JE DEVORE CE QUE TU FAIS POUSSER

ABUSE DE QUI TU AIMES

Viens !

Arriva un cheval brouillard,

Celui qui le montait se nomme la mort,

Et le monde des morts le suivait.

Les anges envoyèrent leur armée sur la terre, chevaux cavaliers portant des cuirasses de feux, d'hyacinthe et de soufre. De l'abîme monta une fumée comme celle d'une immense fournaise. Le soleil et l'atmosphère en furent obscurcis. De cette fumée, des sauterelles-scorpions se répandirent sur la terre. On leur dit de s'en prendre à tous les hommes, on leur donna l'ordre, non de les tuer, mais de les tourmenter durant cinq infinis. En ces jours-là, les humains rechercheront la mort sans la trouver, ils souhaiteront mourir et la mort les fuira !

Le cinquième ange s'enivra avec sa coupe et baisa avec la bête, en mordant féroce ment sa langue. Le sixième ange but de sa coupe remplie d'eaux acides et se mit à copuler à son tour avec la bête. Le septième ange répandit sa coupe sur le cinquième ange qui se laissa pénétrer en hurlant à l'Harmagedôn, et eau montagne et la moitié de la terre disparurent.

*

FORET OPAQUE. Un héros, s'inventant héros au cœur de toute les batailles de l'humanité, seul, un héros est toujours seul, se traîne dans les vides, entre les arbres. FORET AGRESSIVE. Du moins tel que l'homme-chrétien se l'imagine. FORET LIEU DE TOUTES LES SUBVERSIONS POUR LA PENSÉE UNIQUE SE VOULANT AU TRAVERS DES SIÈCLES TOTALE.

Les pieds du héros râclent le sol boueux, sur lequel se mélangent feuilles mortes, humus, champignons, insectes... Marche lourde, épaules et échine courbées donnent l'impression qu'il porte le fardeau de tous les êtres vivants, qu'il marche pour une quête, vers la chose sacrée que lui seul connaît. Hache à la main pour défricher, détruire tout ce qu'il rencontre. Gestes systématiques, faim, rage, sacrifice de soi, le rendent oublieux de l'espace et du temps dans lesquels il pense exister. S'obstine à répéter à voix haute, diverses mesures du temps : Secondes! Minutes! Heures! Jour! Mois! Années! Décennies! Siècles! Millénaires! Sacrifice en question, pour la Lumière? pour l'Être, la Gloire. Ce monde est (pour lui) des plus hostiles.

Une ronce l'attaque, serre un de ses bras, une autre s'enroule autour de sa jambe droite, une autre le saisit à la taille. Elles serrent, serrent jusqu'à écorcher ses vêtements, sa peau, lacère sa peau. D'autres tentent de pénétrer sa poitrine, de l'étouffer, pour faire surgir le sang de sa bouche, pour l'étouffer avec son propre sang. Une autre le charge au visage, et par un geste vif, la coupe. Par la même

technique, se débarrasse de celles qui se précipitent sur sa cage thoracique. Un hurlement terrifiant, explose de toutes les directions à la fois. Un cri d'une puissance inimaginable pour l'homme qu'il est. Cri qui fait trembler la forêt entière. Les ronces se retirent subitement.

Seul à nouveau. Noyé de sueur. Ensanglanté. Reste figé tout en ayant l'impression de bouger. Ce n'est pas lui qui bouge mais la forêt. Autour de lui, les arbres courent, les eaux fuient, des nuées d'insectes volants le traversent, des insectes rampants partent dans tous les sens. Tout part dans tous les sens. Tout à sa vue fuit dans tous les sens. Dans cette bataille infinie avec l'univers, les ronces le chargent à nouveau. Il enchaîne alors d'innombrable mouvement pour les repousser. Mais procédant sans méthode, s'oblige à revoir sa stratégie.

Trouver une harmonie entre la hache et le vent. Ce ne sont pas des ronces que je coupe, mais le vent.

Mon corps doit se fondre au vide dans lequel je bouge. Mon corps se fond au vide, et le vide se fond à mon corps. Je considère le vent comme ce vide. Donc, créer l'harmonie entre le vent et mon corps. Ils doivent être le tout.

Les coups de ma hache doivent atteindre les failles des ronces, percer leurs vides.

Décide d'abandonner sa hache, pour l'échanger contre un arc. La violence de la bataille est extrême. Tire sur tout ce qui bouge,

sans distinction, décide d'anéantir tout ce qui l'entoure, ses yeux rougis sortent des orbites, balance à tout va des mots sans sens. Les ronces poussent elles aussi l'agressivité, la haine à son paroxysme. La forêt et tout ce qui l'habite continue à fuir le paysage. Un arbre le chevauche, l'envole au sommet de l'éther. Au sublime de sa vérité. Après une longue chute (le monde comme précipice) atterrit sur une terre sableuse et rocailleuse. Le paysage tout entier est différent. La forêt incroyable contre laquelle il vient de se battre a disparu. Il jure pourtant être retombé au même endroit. Et il s'agit bien du même endroit. Seulement, ce monde l'a laissé seul avec son obsession de l'origine. Il n'est rien, aussi vide que ce désert pourtant rempli de tous les phantasmes qu'il projette sur l'existence. Il espère y trouver une nouvelle genèse. Un sourire inexplicable s'inscrit sur son visage.

IL MARCHE TEL UN DAMNE CONDAMNE A VIE
A MARCHER AINSI DANS CETTE FORET OBSCURE,
QUI SE TROUVERAIT ETRE LE NID DE LA BETE. CRI
DE TONNERRE.

Décide de reprendre sa marche, mais au même instant le ciel disparaît, sous ses pieds le sol se dérobe, autour de lui des piques apparaissent. Commence par apercevoir, sur ces piques, des corps empalés. Chaque corps est le sien. Comment peut-il croire en un Dieu. Il hallucine. C'est bien le monde des hommes et des incroyants qui décide de sa fin. Il a passé son existence à imposer des issues, des idôles, des voies, des vérités, des causes, des figures, jusqu'à

anéantir toute mosaïque, toute altérité, toute différence autant chez les hommes, que dans les paysages, que dans l'univers. Il a joui du jeu de la destruction. Martyr enfin, HEROS. Désormais, il jouira à l'infini de sa propre image, de sa propre mort. Le salut sublime pour ce type d'homme. Mais la gloire est sans issue, cette fois. Apparaît un paysage infini de corps suppliciés, convertis de force à sa pensée.

Sous ses pieds, le sol se dérobe.

La bête fait soudainement savoir sa présence !

ELLE EST LA, ELLE L'APPELLE.

Voici que la bataille s'achemine vers une fin certaine. La bête l'invite à l'achever. C'est la bête qui choisit l'espace, qui choisit le temps, il ne peut rebrousser chemin.

Qui des deux est le plus fatigué ? La bête ? Pourquoi a-t-elle décidé de m'affronter maintenant ? Est-elle prête ? A-t-elle examiné durant cette éternité mon corps, mes gestes, mes attitudes, mes réactions ?

Il part, livrer la dernière bataille à la bête, et sait que l'un des deux y restera. Cette marche aux parures de l'infini s'achève dans la grande obscurité de la forêt, dans le plus sombre et le plus sanglant des amours que la bête puisse lui offrir. C'est dans le fond de cet abîme qu'il saura sa propre violence.

Bataille III – Corps de Michel-Ange

LA BATAILLE TERMINÉE, LE PAYSAGE

N'ÉTAIT PLUS QU'UN DÉSERT.

LES SURVIVANTS RENTRÈRENT AU PRINTEMPS

LES VÊTEMENTS BOUEUX, LA MARCHÉ PE-
SANTÉ.

ILS N'ÉTAIENT PLUS QU'ERRANT

PARMI LE MONDE DES MORTS.

MAIS À LA GERME, LE RETOUR DES MORTS

SE FAIT PLUS VITE QUE CELUI DES VIVANTS.

DENN DIE TOTEN REISEN SCHNELL.

Hommes en batailles, muscles en bouquet, corps, pores ignobles. Lumières. Caméra. Guerre en direct. BATAILLE À L'INTÉRIEUR DU STUDIO DE DIFFUSION MONTRANT LES GUERRES RYTHMANT LA SYMPHONIE MACABRE DU SIÈCLE DOTÉ DE LA VINGTIÈME ÉTIQUETTE DU CHRIST.

Corps poreux dont l'aspect est aggravé par un filtre de lumière jaunâtre. Ombres profondes entre les plis de la peau. Corps bosselés. La beauté de la bataille, s'exhibe. BOSSES COMME RE-

LIEFS DE CORPS DIFFORMES.

JE SUIS LA BEAUTÉ, DE MES SEINS J'ÉTOUFFE LA JOIE ET L'ESPÉRANCE, MON VISAGE EST CELUI DE LA LAIDEUR, GUERRE DANS BATAILLE LA BATAILLE DU CORPS DANS LA GUERRE DE L'IMAGE.

FRAGMENTS III DU THÉÂTRE EN PERDITION CONSTANTE.

La bataille va débiter, poignées de dollars à l'entrée, venez voir, attentats tortures terrorismes prisons bombes corps électrifés sont aux rendez-vous, venez voir, aucune déception possible.

Etude du bras. Jet de bras vers le ciel, lune se fondant sur le bout du bras, doigté lunaire, hurlement de la lune, jet par arriere, obsession lunaire, nuque superposée au duo bras-lune, cratère en vue, pénétration dans les profondeurs du cratère, corps cratère lune, cratère de peau mêlée à la chair ouverte, corps sans peau IN EUROPA en instance de métamorphose en cratère. Envolée de bras droit, chorégraphie de bras droit, géométrie euclidienne de bras droit, marche de bras droit. Rêve, loin, à l'intérieur du rêve de l'humain se voyant être la perfection même de la nature, songeant à être le plus beau des corps. Fabrication de l'image. L'usine à image pour démontrer à l'homme sa propre beauté. Usine à prison. Usine à métaux. Tension corps électrique, léger tremblement des jambes, le robot. Usine à armes, intenses battements du cœur, la machine, contrôle des bras traversés par d'infinies vibrations crispant chaque muscle de ses deux membres. Activation de la journée, œil plissé

vide dans la pupille, adaptations aux rythmes, gestes de plus en plus automatisés, bouche fermée, produire armes, son de la voix coupée, produire image, cerveau décharné.

Sortie de l'usine 1 : Marcher.

Sortie de l'usine 2 : Marcher, rentrer dans un camion.

Sortie de l'usine 3 : Arrivée du camion.

Entrer dans la nouvelle usine 1 : Vêtir uniforme vert merde.

Entrer dans la nouvelle usine 2 : Porter armes récemment fabriquées.

Entrer dans la nouvelle usine 3 : Retour rapide dans le paysage.

Front, enfin la guerre, affrontement salvateur. Défourler enfin la haine accumulée dans l'usine. Avance rapide dans le paysage. Partie de football.

FINAL WORLD CUP

U.S.A. VS THE REST OF THE WORLD IN BAGDAD

Balle contre balle, une tête pour un ballon de football, percer la défense, écarter soit sur l'aile gauche, soit sur l'aile droite, centre, tête coupée, repousser l'attaque, récupération, lancement en profondeur : action de percer la défense, seul devant le but, balle en plein front, explosion de la boîte crânienne, morceaux de cerveau en vrac sur le gazon rouge, 1-0. Mi temps, sifflets, reprise. Contre-

attaque, contre-offensive, changement d'objectif, remplacement de corps morts contre corps vivants provenant directement de l'usine, débordement, revenir en arrière, repartir vers le centre, déviation de l'attaque, changement d'aile, nouveau débordement, COUP DE LA TORPILLE, mise en pièce de la défense, frappes intenses et lourdes, enfin la faille, corps à terre, inertie musculaire, achèvement de l'action, écroulement du dernier rempart, égalisation, 1-1. Fin du match.

LA GUERRE TOTALE SERA NOTRE VOLONTE. UN HOMME, N'EST PAS SUR TERRE POUR SE DISTRAIRE, MAIS POUR FAIRE SON DEVOIR. LA NATURE EST CRUELLE NOUS AVONS DONC LE DROIT DE L'ETRE AUSSI. Amen...

La vérité est posée, elle est immuable. Musique de chaînes de tanks, le rêve de Marinetti en action. Musique monumentale, saccage des forêts, infection des eaux, minages des champs agraires. Multiplication de l'espace et du temps visités en accéléré.

*

Les différentes parties du corps s'organisent en bataillon, marche effet-tunnel. D'abord l'angoisse, garnison entière à l'intérieur de chaque individu déformé par la laideur de sa pensée. Masse visqueuse, flasque et puante le pus de cloques d'eczémas crevés. Corps en action, les caméras s'activent, la laideur défile,

démonstration des corps beaux en marche faisant des bruits de bottes. Il y a quelque chose de détraqué dans la beauté. Les fers des bottes *raisonnent* sur les pavés. La chaussée fond en coulée bouillante, SOUS LES BOTTES LA LAVE. Les corps en exposition dégueulent du feu. Leurs regards sont complexes sombres et de plus en plus menaçants, ils sont de plus en plus ouverts et nets, leurs pupilles gonflent, les blancs des yeux ne peuvent plus être distingués. Les différents bataillons s'organisent de manière plus précise. La beauté explose, les beaux muscles, mis en valeur grâce aux splendides lumières du jour et celles inventées par le peintre, se séparent du squelette en déchirant les tissus des corps. Les muscles du visage s'organisent ensemble, les muscles des bras gauche font de même, ainsi de suite pour tous les autres muscles des différents corps. Les muscles organisés, les organes suivent le pas, foie avec foie, testicules avec testicules, poumons avec poumons, pancréas avec pancréas, etc... Seulement, un problème survient. Les cerveaux refusent le bataillon. Pourquoi les cerveaux ne font-ils pas de même ? Que faire des cerveaux ? Sont-ils indispensables ? LES CERVEAUX AU PILORI AU PELOTON D'EXECUTION.

Michel Ange se réveille brusquement, les pores de sa peau sont gorgés de sueurs, le corps est glissant. Les muscles du visage sont tendus, tête pleine d'images et de mots en désordre. Le peintre dans un éveil chaos-obscur émet des mots incompréhensibles, il est cerné à l'intérieur de ses miroirs, ses tableaux le fixent, il est la proie d'un monde de toute façon perdu, il est sa propre proie, emprisonné

dans le cœur de la toile qu'il a tissée à mesure de peindre et de dessiner CORPS DANS LA BATAILLE. Au tréfonds de son cauchemar, Michel Ange hurle des mots qui ne sont destinés à personne, que nul n'entendra, ni ne comprendra. A force de hurler, le visage de Michel Ange se déforme, les traits principaux s'allongent, les pores disparaissent pour laisser place à des surfaces vert-noir aux reflets roses. Le visage s'agrandit, tel une matière molle extensible à l'infini. Ses yeux roulent sur eux-mêmes, seul le blanc y survit. Les cheveux tombent, les dents deviennent de plus en plus acérées. A force de s'étirer, lèvres, cernes, mentons et autres points de caractères formant la personnalité de ce génie disparaissent. Ce génie, désormais aussi flétri que l'antique corps humain ! En fait, le peintre ne s'est pas réveillé. Il est passé à une autre dimension de son cauchemar. Autre univers crevant les parois laiteuses de l'Autre.

Le premier cauchemar est maintenant complètement déformé. Les formes bougent les corps bougent. Ne se touchent pas. Parcours circulaire du regard sur la bataille en action. Le peintre observe en même temps qu'il la vit. Les corps se combattent sans se heurter. Ils se caressent se nouent NŒUDS MUSCULAIRES ; la couleur du monde est cuivre ROUILLE NAUSEABONDE TEIGNANT LES CORPS EN TENSION. Quel est ce visage au regard meurtri sortant de la masse corporelle ? Ce visage est une figure d'homme. Il porte une barbe, son front est plissé, sa chevelure jaunâtre est épaisse. Le temps est désormais dilaté, éclaté, non perceptible. Ce visage, ne serait-ce pas Michel Ange lui-même ? Le

corps du peintre se fond dans les corps de sa bataille, inventée par une suite d'esquisses de croquis de dessins. Michel Ange s'éclate. TOURISME DANS LA REPUBLIQUE DE SALO. Inventer le corps parfait. Formes des muscles dessinés avec la plus grande des précisions. L'obsession du parfait revient dans toutes les bouches grasses. Décision de l'assemblée des bouches grasses : fabrication de ce type de corps dans des laboratoires particuliers. PORTE DE LABORATOIRE, il est inscrit ZONE PROTEGEE INTERDIT D'Y PENETRER. Barbelés, miradors, grillage électrifié structurant l'ossature périphérique de la zone sous haute surveillance.

Les trois enfants de Michel Ange, JESUS MARIE DIEU, attendent devant le portail de la zone. Un homme casqué doté d'un uniforme vient les chercher. Salut au garde à vous. La visite touristique commence. BIENVENUE DANS L'ANTI-CHAMBRE DE LA REPUBLIQUE DE SALO SA PENSEE SECRETE.

*

La trinité que Michel Ange a enfantée assiste à un défilé de corps d'hommes fabriqués en atelier d'expérimentation de la zone. Les corps sont bien entendu restés à des stades d'expérimentations, ils sont évidemment déformés, mais en bonne voie. Le défilé commence.

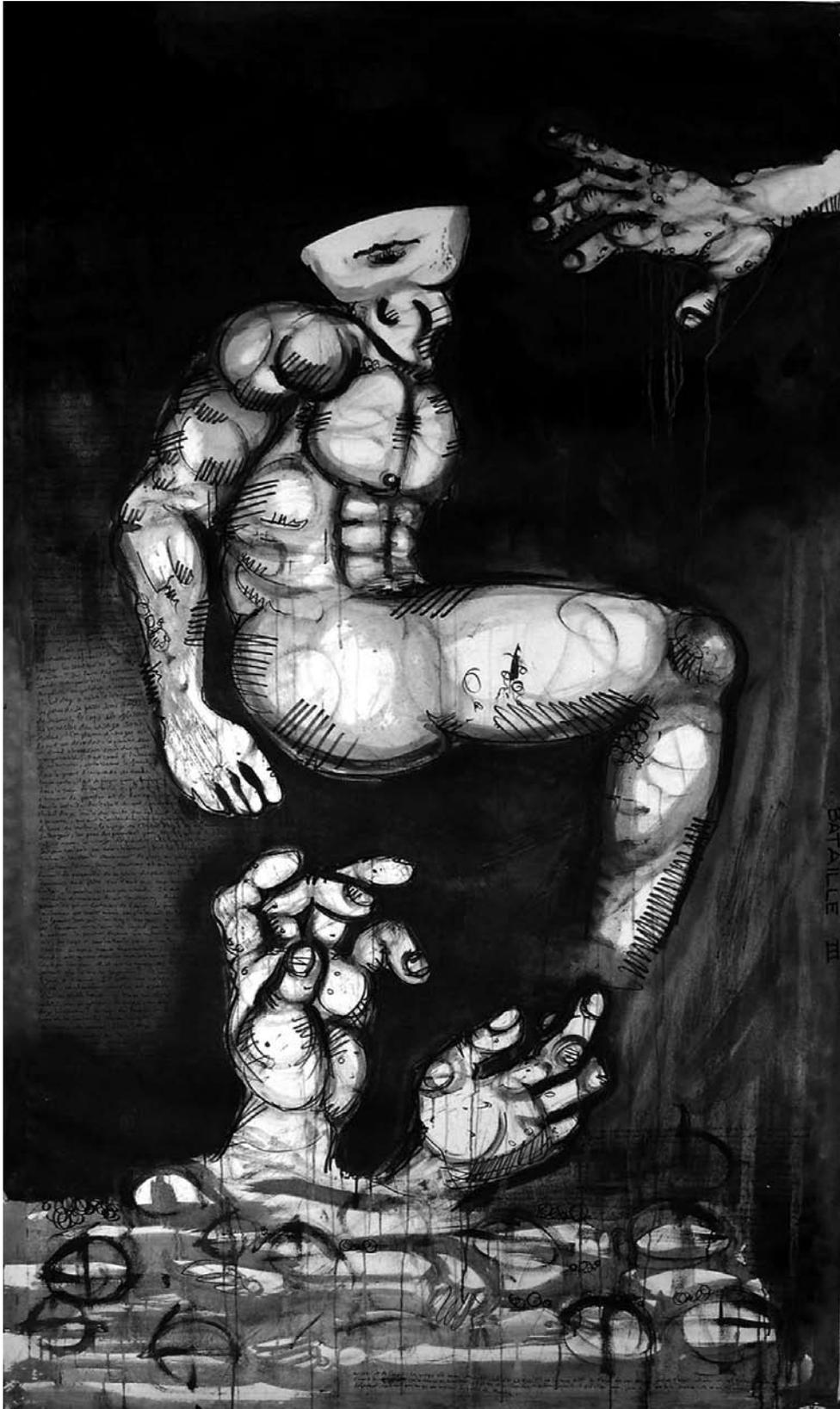
Voici, l'homme écervelé, les muscles ont disparu, certes, mais il est obéissant. Remarquez, cette invention tout à fait intéressante,

le haut de son crâne est en permanence ouvert, ainsi il est possible d'y inclure, à tout moment, toutes sortes de choses. APPLAUDISSEMENT DES ENFANTS DE MICHEL ANGE. Le second prototype, est l'homme marionnette, prodigieuse création de nos ingénieurs, car chaque articulation est guidé par des fils, que votre saint esprit aura l'occasion de tester. Cet objet est amené à être, pour nous, quotidien. Remarquez ses yeux, le travail est tout à fait génial, globuleux et vidé de tout caractère. Il ne voit rien, hormis, ce que l'on veut qu'il voit. SOURIRE DE L'HOMME CASQUÉ, APPLAUDISSEMENT BRUYANT DES ENFANTS. Le troisième, l'homme outil. Les muscles sont à peu près dessinés, et son principe est le suivant. Il est une véritable machine à travailler. Ses membres sont interchangeable, à la place des bras il est possible d'y placer des accessoires tels des haches, des pelles, des râteaux, des marteaux ; et les jambes peuvent être, par exemple, échangées par des roues. Il est capable de porter des tonnes de matières, les chars ne lui posent aucun problème. RIRES. Le seul inconvénient, est que, nous n'avons pas encore trouvé le ou les accessoires pouvant remplacer la tête sans que celui-ci tombe ou se déséquilibre. Car pour être efficace, il doit maintenir une conduite ordonnée, une raison pure du mouvement. Evidemment lorsque je parle de raison, il ne s'agit pas de *prise de conscience*. ILS ÉCLATENT TOUS DE RIRES. Le quatrième et dernier prototype, tend à la perfection du corps et de l'esprit. Le corps est beau, musclé, cet être est fort. Il est le sosie même de l'Ange. Et pour ce qui est de l'esprit ; cet être en est totalement dépourvu. POUFFEMENT DES ENFANTS.

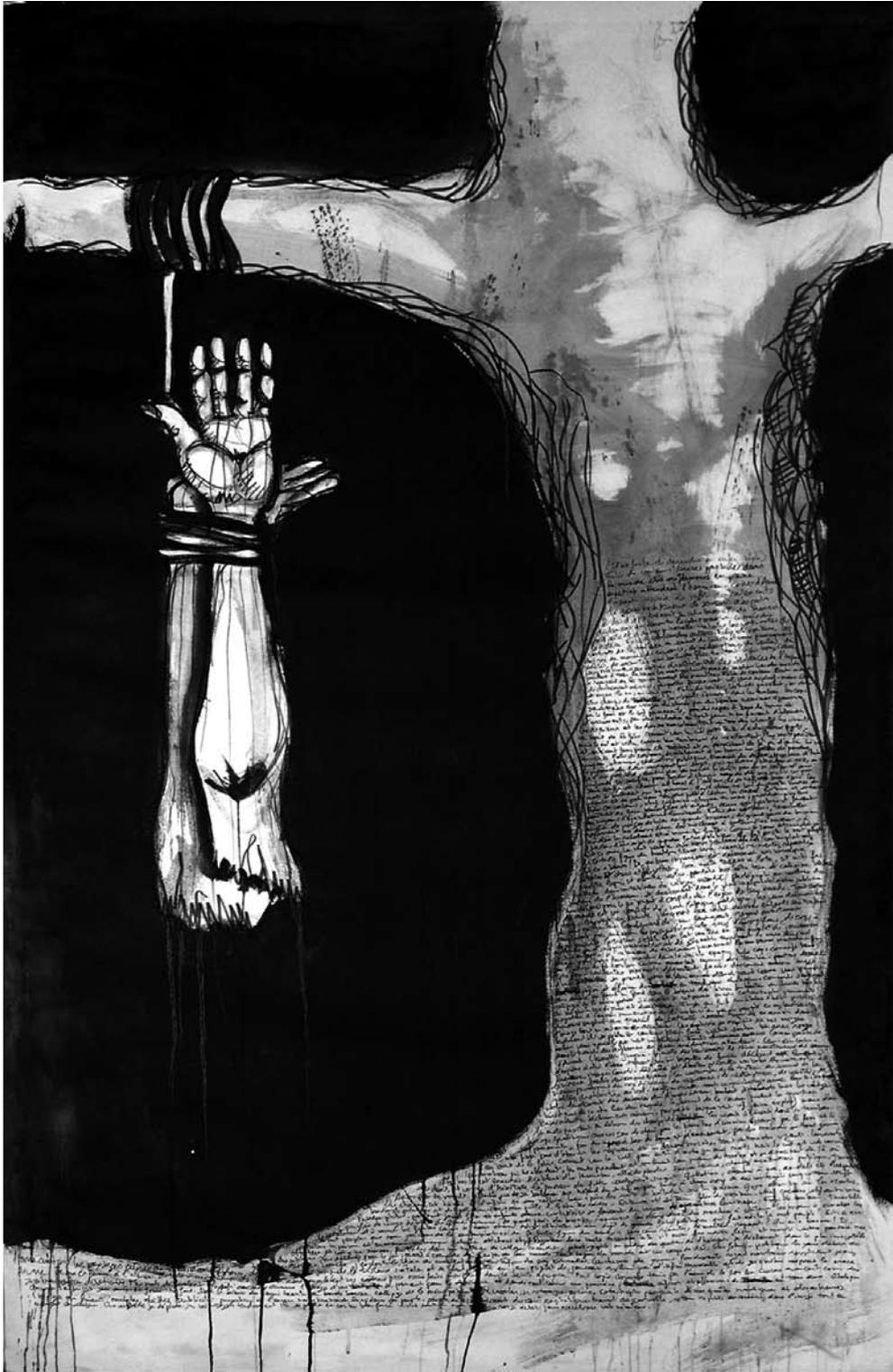


BATAILLE I





BATAILLE III



Inutile de vous préciser qu'en temps de bataille, c'est très utile. APPLAUDISSEMENTS. Cependant, un problème subsiste. Ce prototype aux apparences si parfaites, s'épuise vite et son mécanisme est rapidement défectueux, nombreux ceux qui ont explosé en cours de marche.

RIRE DE JÉSUS, LES AUTRES LE REGARDE IMPASSIBLE SANS LE MOINDRE RICTUS.

Bataille IV – Facilis Descensus Averno

Caresse paraboles dans le monde des oriflammes en pleine érection attendant l'heure-cri-corne-d'Auroch, l'assaut-jusqu'à la mort des hurlements de rêves monstrueux de semeurs d'espoir à dos d'ânes trônant sur une brouette de fumiers déclamant en *lamento lacryme* masque *commedia dell'arte* et d'autres pirouettes verbales les virtuosités de la tristesse. FACILIS DESCENSUS AVERNO.

Les virtuoses de la tristesse au sommet de leurs tréteaux provoquent des raz de marées de croyances, de rédemptions, de vérités, de réalités, de sécurités aux balles de flics-tuent-tout-ce-qui-bouge avec leurs matraquages sorties directement des sentences de l'inquisition brûlant à tour de bras les vertiges hérétiques de ce cher lieu du monde. LE SOMMEIL DE LA RAISON PRODUIT DES MONSTRES

Baisers ardents, déchirement aériens, péripétie *bisque vert vif jaune explosif mauve clair*. ET ENCORE ILS NE S'EN VONT PAS. Les morts persistent, en dehors des champs de bataille, les vivants s'écrasent dans les tombes. Les corps squelettiques aux visages déchirés par des bombes uranium appauvries, par la faim et la soif permanente, par des repas à bases de boues et d'excréments, par des maladies en tous genres n'en finissent d'alourdir les requiems et les danses macabres tout autour des vivants. Les vivants au bout de la folie courent vers le ciel pour tenter d'échapper aux morts, mais

le ciel est vide comme leurs tombeaux qui les attendent. Les morts persistent et soulèvent leurs pierres de tombes et se déracinent de là où d'autres les ont enracinés.

Ecartèlement d'un homme nu, allées de pendus, pogroms, charniers, exécutions publiques, traversée du désert et comme d'habitude la promesse du futur verdoyant qui surgit, puis guillotine, chambres à gaz, au-delà de l'insupportable, arrière-plan du monde, n'arrête pas de se balancer aux tréfonds du sacrifice pour fonder à chaque coup de dé une société unique sans souffles où chacun est héros à l'infime de ses réflexes bien appris. Les morts se baladent sur les gravures. Goya chemine sur des routes bordées de potences et de policiers toujours prêts à lâcher les cordes. ENTER-RER ET SE TAIRE

Folie de couleurs, chef cocorico chapeau tricorne, poséidon-phallus pénétrant de force jeunes filles et enfants, œuvre civilisatrice se faisant aux moyens d'éjaculations lumineuses.

Folie de couleurs, tarentelles cinglées de visages débiles de grands hommes, de grands pénis de bronze réprimant les désirs avec des machines à contenir les mœurs, à moraliser les relations et à murer les fuites. Comme si nous étions obligés d'assister, d'être sujet de grandes foires politiques. QUI FAIT EXISTER LE MOT PEUPLE ?

Est-ce avec le mot « peuple » que nous jouissons de la contemplation de la triste figure du martyr sans cesse réécrit, réinventé, repeint ? QUI EN A BESOIN ?

*Di, quibus imperium est animarum umbraeque silentes
et Chaos et Phlegethon, loca nocte tacentia late,
sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro,
pandere nos alta terra et caligine mersas.¹*

Fusillade dans un tableau de village incendié. Photographie en cendre des sentiers de l'honneur se déclamant dans le plus insupportable des sublimes. Les yeux délurés pour le jeu jouant à coup de dé l'enjeu de leur monde. Tout enjeu du monde est un coup de dé, une fabrique politique. Yeux délurés du temps répétant en boucle : J'ENGLOUTIS LA CHAIR DE MES ENFANTS AU TREFONDS DE MES ENTRAILLES.

Cauchemards de guerres foudroyantes, regards monstrueux remplissant pour anéantir les paysages colorés de rires, d'amours fous, de corps à corps sensuels. La tristesse s'étale et se fait mettre en jeu. Pugilat de jouissances rythmées par d'infinies musicalités et de géométries respirant la crasse divine. Je suis enfermé à l'intérieur de tribunaux permanents, je ne suis pas le seul, les marteaux martèlent nos crânes pour nous faire marcher dans la sainte époque. IL EST FACILE DE DESCENDRE EN ENFER. Nos corps corrosifs ternis par l'usure de la couleur cuivre avancent comme

¹ “Dieux, souverains de l’empire des âmes, ombres silencieuses, Chaos et Phégéthon, lieux illimités sans voix dans la nuit, puisse-je avoir licence de dire ce que j’ai entendu, puisse-je avec votre aveu, publier choses abîmées aux brumeuses profondes de la terre.” Virgile, *Enéide*.

des zombis-pantins désarticulés. Métaphores vrillantes. Mes mots dégueulent. FACILIS DESCENSUS AVERNO.

Une image d'une bataille se prenant pour la dernière et dandinant comme une première, bataille infinie et effusions de batailles en tout sens. Obélisque-concorde s'enfonçant sans arrêt ni forme ni fond dans la béance de lèvres béantes du bonda bouzin callipyge de la mère patrie. S'écrouler, se retourner encore, catastrophe permanente de nos quêtes merdiques et désastreuses. Image qui fuit, immobile, abêtie, publicité, projection à l'envers, monstration de la violence au peuple, peuple en applaudissement, discours emphatiques, travail de gestuel. Retour rapide en arrière dans l'image tout en avançant en accéléré, une asphyxie se déploie sur nos visages, tendrement ils se *palettent* en couleur

bleu foncé

violet sombre

noir amer

rouge éclair

jaune apocalypse

vert nébuleux.

La dialectique du chien crevé

Non Non égal zéro oui oui = oui non oui = 0
les langages s'annulent, ils sont détruits

Le chien crevé nan kanivo
FATRAS PATATRAS PLUIES diluviennes

Le chien crevé s'écroule tombe DANS LA RAVINE
SE FAIT EMPORTER dans LA MER
VIANDE POUR REQUIN !

Le chien crevé est mort au milieu d'un amas d'hurllement de
chiens affamés, au jour des KARNASSIERS.

Ce chien crevé c'est mon chien, c'est moi-même, c'est nous.
Les chiens hurlent toujours à la mort en ces temps.
Des camions remplis de chiens hurlant se dirigent aux petits mat-
ins dans les camps.

Crévé mon chien. Les caniveaux sont-ils aussi des camps ?

- Crève Kamoken, crève à la fusillade.
- Crève camarade, crève paysan.

E baby, on se reverra chez dieu.

Les prophètes des coins de rues le *promessent* !

A la confession maintenant, allez !

Tu vas cracher le morceau. Sinon tu vas crever!

Tiens je te crache mon sang, ainsi tu peux y goûter,
ça renforce la *carnasserie*, ton appétit sera infini.

Tu apprécies l'homme ? Il est la viande la plus tendre.

Le chien crevé explosé sert de nourriture à toutes sortes de carnivores. J'essaye de dialoguer avec mon chien crevé, dieu ne m'a jamais répondu.

C'est férié ! Aujourd'hui
Exceptionnellement

Pa gen professeur, où sont-ils ?

Aujourd'hui, c'est férié (et c'est la fête)
nous fêtons ce jour, aux champs de Mars.
Invitons tous les élèves et parents à venir y assister.

Les voilà ! Nos professeurs !
Ils font le spectacle !
Fête citoyenne !

Marche, marche
- L'armée défile ! Vive l'armée !

Marche, marche
- Position ! En joue ! (Vous direz, salut au seigneur, de notre part)
- Feu !

Est-ce cela la dialectique du chien crevé ? Un langage dans lequel s'ampil les impasses du verbe. (C'n'est pas que ça veut rien dire, non, ça veut ordonner !)

Faisons le désordre camarades !

- Position ! Feu !

(Tu peux toujours courir on te tuera.)

Ô Fuir, fuir, est-ce la solution ?

Lutter, lutter, lutter

Présent flou

Présent opaque, rien à voir rien

La nuit j'avance à l'odeur,

ça pue le fatras mélangé au sang.

Moi aussi j'ai le droit de mourir !

- Au vote, au vote, citoyen !

- Remplissez votre devoir civique !

Ne vote pas ! Faire l'amour toute la journée.

Ne travaille pas ! Disaient-ils accoudés aux uns aux autres partout
dans le monde.

Aux fers ! Aux ordres ! A la sécurité ! Mange bien mon ami !

La relativité c'est où ?

Elle est dans les camps. Elle est égaré dans un espace clos de communication entre Hiroshima et Nagasaki.

Allez ! Achetez ! Consommez !

Ça ira, ça ira...

La dialectique du chien crevé c'est aussi
le langage des initiales. Je vomis mon savoir.

Crève compagnon ! crève on se retrouvera.
DANS L'USINE DE LA DECADENCE DIVINE.
Ça ira, ça ira

A flot de sang je dévale sur le monde terriblement ennuyeux.
L'ennui sert à l'économie ! L'économie sert à l'ennui.

Citoyen ! Citoyenne !
Aimes-tu faire l'amour ?

Citoyen, Citoyennes !
Descends dans ta carrière, va, tu y trouveras la mort.

Combien y a-t-il de langages et de langues assassinés ?
Le langage poétique est-il de nature trop limité ?
(Non oui stop)

Le langage administratif ?
Il est de nature fixe, mais il perdure !
Et le langage économique ? Décoction mathématique tic, tic, tic,
tic

Je dis tac, et patatras.
Voici le sang ! Le théâtre européen citoyen et yennes.
Tes révolutions, tu les défèques pour les rebouffer ensuite.
Est-ce cela ton cycle infini ?
C'est ça ! aussi la dialectique du chien crevé !

« VIVE LE FASCISME ! »

Les voix des assassins me reviennent et je crache une nouvelle fois.
Goûte ton sang camarade, cela te fera revenir tes souvenirs.
Te souviens-tu de la révolution ?

Laquelle ?

Celle que tu as trahie, celle que tu as laissée à un petit empereur,
celle que tu as laissée dans le code civil.

« Nous réalisons un langage camouflé pour dénoncer l'appareil
politique. Faisons du théâtre, il est l'art parfait pour le camou-
flage, utilisons le camouflage comme valeur esthétique. C'est cela
le bon acte artistique. Nous en surajoutons en faisant intervenir
sur scène les personnages psychologiques. Nous faisons de l'art,
l'art, l'art, l'art, l'art ».

- Je suis un artiste engagé (je m'engage sur scène pour jouer).
- Mais alors, pourquoi êtes-vous artiste ?
- Par mon acte artistique je dénonce.
- Pourquoi ne faites-vous pas de la politique directement ?
- Je suis artiste.

Dialogue illogique tournant à vide.

La machine sur laquelle je tape le « savoir humain », ne me
répond pas. Pourquoi les machines ont toujours été « off and
out » dans le verbe.

La pellicule fond noir fond blanc ME transperce MON corps et le fracasse en des multitudes incohérentes. (« me... et mon... » à qui est cette double expression du « soi » caché à l'intérieur du cerveau, qui sert de moteur au corps dans lequel je suis enfermé ? Dieu est-il mon corps ? Suis-je dieu ?). Mes ex-particules s'évaporent dans l'anti-matière de l'espace-temps humain.

Elle est jolie cette fille assise à côté de moi. Je surprend sa conversation avec un homme. J'apprend qu'elle est peintre. C'est une jolie fille cultivée. Elle se retourne, elle me regarde, elle me sourit. Mon dialogue est mort. La technique de la pensée, acquise tout au long de ces années, (où j'ai étudié et lu d'innombrables livres) s'évanouit dans le micro espace de la micro mémoire de mon micro ordinateur.

Lorsque je dis « moi », je m'adresse à « je ». « moi » et « je », jeu de veilles cymbales et de rythmes binaires. Moi-je je-moi moi-je je-moi. Et demain ? Demain autre chose, je l'espère !

L'espérance fait aussi partie de la dialectique du chien crevé.

L'espoir effondre mes itinéraires.

L'espoir chaotise ma folie.

L'espoir détruit ma désinvolte.

L'espoir = dieu

Equation simple (hypothèse numéro 1)

L'espoir = dieu

Dieu l'espoir = 0

Dieu l'espoir est-il infini ?

Hypothèse numéro 2 : Moi-je suis infini je-moi

Eparpillé en mille matières à la cassure de mon existence
pénétrant dans mille horizons des choses impensables. Toujours
en vie.

L'écran se divise en quatre parties sur lesquelles est inscrit :

NOUS SOMMES MATIERES

NOUS SOMMES MATIERES

NOUS SOMMES MATIERES

NOUS SOMMES MATIERES

Nous produisons de la matière.

Produit de la matière

et des productions de matières

et des chaînes de matières-ouvrières

se détruisant dans les usines productives

de matières brutes et de matières productives.

La caméra observe les travailleurs

La caméra observe les marcheurs

La caméra observe les camionneurs

La caméra observe les chômeurs

La caméra observe les mendiants

La caméra observe les bureaux

La caméra observe la caméra observe et caetera

Réponse binaire situé entre le oui et le non.

Réponse complexe, dans laquelle s'insère le

- peut-être - afin de bloquer toute autre possibilité et solution.

Réponse à trois axes.

Crache ton incertitude.

C'est terminé vos histoires atomiques et vos récits de révolutionnaires.

Les chants révolutionnaires sont-ils tous condamnés à devenir des hymnes nationaux ?

Allez, va voir dieu. Tu m'en diras des nouvelles.

Ça fait plaisir. (Ça fait toujours plaisir de souffrir).

La dialectique du chien crevé c'est l'impossibilité des rencontres et des dialogues. La dialectique du chien crevé c'est l'homme isolé dans sa cuisine parlant à dieu ou seul devant ses écrans parlant à ses machines.

Incendie corporel
au travers de deux circonstances
sans cause particulière

1. Premier incendie corporel

au travers d'une circonstance sans cause particulière

Léthargie mentale

Verbe bloqué

Langue tordue

Plus que des cris, des beuglements,

sortant de moi

moi, moi, moi, moi, moi

râpe, dérape, me frappe

détraque,

traque, me matraque

me flagèle

O Saint Christi

Seigneur des temps

je me nique le corps entier pour toi

Le thorax brisé

corps morcelé

fracassé

désossé

dépecé

je ne suis plus rien

il ne reste plus rien

Les oreilles encore

j'entends tout
les conneries de tous
les conneries de moi
les conneries du monde
je suis délire
ma tête en petit papier
confettis ma tête
je m'emmerde
vous emmerde
stop
quel théâtre joue-t-on ce soir ?
Encore une connerie de plus à dire
mais cette fois sous la forme interrogative
Au bout de la phrase le point d'interrogation
c'est moi
moi, moi, moi, moi, moi, moi, moi

Le point tombe que reste-t-il ?
Le point tombe, Archimède en pleine gueule
métamorphose de ce point en armée de coalition marchant sans
arrêt dans ce qui reste de mon crâne, ma tête, mes neurones, mon
cerveau, ma cervelle, ma moëlle épinière, mes cellules nerveuses,
incontrôlé, le corps s'énerve, les cordons des tendons se lâchent
m'étranglent m'accrochent me suspendent au-dessus du plein, la
pensée part en vrille, le langage en n'importe quoi, je prends un
couteau, je bute un garde, j'égorge un soldat, voilà mon rêve, je

n'arrête pas de faire ces rêves à l'intérieur de mon crâne en petits papiers, toujours, c'est en train de cramer, mon crâne crame, les papiers brûlent, je brûle, brûlant, ardent, en braise, en fournaise, d'enfer cochon corne licorne à droite dans le cul de l'univers.

Si l'univers est un cul.

Le point tombe, le fameux repère du monde
sans cesse à déplacer
Il tombe où, ici, là, à droite, à gauche, partout, partout c'est le
repère
je suis a-repère
l'âne qui brûle sans Dieu
sous des litres d'es-sens
les sens brûlent, c'est pour quand la teuf!
This is Now
mon bûcher.

2. Second incendie corporel

*au travers d'une autre circonstance sans cause particulière,
mais servant presque de suite à la première*

Mes mains sont ligotées à un poteau sur une place publique. Des hommes, pauvres, vêtus de loques, embauchés pour l'occasion, considérés par le monde entier comme le néant de l'existence, plantent de la paille et du bois sec tout autour de moi. De l'échafaud

sur lequel je suis placé, qui est désormais mon échafaud, le mien, à moi, à moi à moi à moi à moi, puisque je serai incendié avec lui.

Le bûcher est prêt à recevoir tous les feux de la terre et les foudres de Dieu. Autour du bûcher une foule d'êtres à gros nez, aux joues rouges écarlates, aux yeux démolis au vin de pays Chuchotte, beugle, crie, rit, crâche, vomit.

Des voleurs, armés de petites lames, coupent les bourses des plus riches, des plus gros. L'un d'eux se fait choper. Autour de lui le peuple entier lui crache à la figure. Des hommes en uniformes arrivent, l'un d'eux sort un sabre et lui coupe la main avec laquelle ce pauvre petit voleur a volé. Dommage pour lui, c'était le jeu, et le jeu continue pour lui et pour la foule qui vient de s'en trouver un beau, avant le grand spectacle tant attendu. Les uniformes s'en vont et laisse les devenir du voleur aux différentes ardeurs du peuple, qui comme une bande de curés shootés à la morale divine et aux mœurs instruites par la loi, le rosse à coups de pieds, de bâtons, de coups de chaînes, le voleur tente de fuir, mais laissant une trace sanglante derrière lui, coulant en abondance de son bras, se fait rapidement rattraper, finit par s'écrouler d'épuisement. Le peuple, présent pour mon exécution le termine à coup de talonnettes métalliques et de bâtons, écrase son crâne, sa gorge, son thorax, ses rotules, ses testicules, sa nuque. Il est mort.

La foule se retourne sur moi, me fixe, poursuit ses effets de chuchotements, de beuglements, de cris, de crachats et de vomisse-

ments. Le vin coule à flot, je suis le protagoniste de la pièce. Le public applaudit à la fin comme il se doit. J'essaierai de revenir pour saluer, mais je ne peux rien promettre. Le spectacle continue avec une procession de curetons et d'inquisiteurs habillés en robe des grands jours. Le pape siège au balcon entouré par sa bande de cardinaux.

Le meneur de la procession se rapproche de moi, une croix dans une main, la bible dans l'autre. Monte le petit escalier en bois qui amène jusqu'à moi moi moi moi moi moi. Tend la croix sur mon corps mon âme (comme ils disent). Demande de me repentir. Je lui réponds : *"Supplie-moi et défroque-toi"*. Je lui crache à la gueule et me détourne de sa satanée croix. Il hurle en levant les bras et se tournant vers la foule, puis le pape : *"Blasphème ! Basphème ! Blasphème ! Il injurie la croix du christ !"* Lui dis : *"Sodomise toi avec, pauvre con."* Il me répond : *"Tu brûleras en enfer, pourfendeur des croyants!"*

Caricature de curé, mais il l'a vraiment dit comme ça.

Le Pape, les cardinaux, les inquisiteurs, les curés, les flics, les étudiants et le peuple entier sont au courant de ma réponse désormais. Le Pape tel un César sur son trône fait le signe pour donner feu à l'exécution. Le curé demande au peuple et comme un seul homme, d'un commun accord, s'indignant de mes élucubrations blasphématoires, m'envoyant de leurs pleines bouches leurs crachats les plus épais, hurle de toutes ses voix.

“A mort!!”

“Brûlez-le!”

“Ecartez-le!”

“Qu’il crève dans la pire des souffrances!”

“Cramez-le!”

J’ai devant moi le meilleur public qu’une compagnie de théâtre puisse rêver, réactif et participatif. Un bourreau cagoulé arrive, seuls ses yeux et sa bouche restent découverts aux regards de tous. Il prend une torche sans flamme, la montre au peuple entier. Le peuple n’en peut plus, il n’a jamais autant joui. Il l’allume à l’aide d’un petit brasier préparé à cet effet. Le peuple jouit encore plus, l’orgasme n’est pas loin. Le bourreau gravit les escaliers jusqu’à moi, c’est l’ascension de Jacob jusqu’au seigneur.

Je suis Dieu.

Lui balance : *“Baise mes pieds, je suis le seigneur des seigneurs
Créateur du monde
et de tous les êtres vivants qui y habitent
Celui qui fait la vie et qui ordonne la mort
Celui qui fait naître et celui qui détruit les cités
Pour ton salut, je suis l’éternité,
Jusqu’à ta mort, en moi tu croiras
le commandeur des commandeurs
Tu me feras louange jusqu’à la fin de ta vie
Moi, Dieu et l’unique
Ainsi, tu seras sauvé
Ainsi, tu vivras de toute ton éternité”*

Et me répond : *“Crève, charogne!”*

Pas d'état d'âme, comme je les aime

Sans état d'âme, toujours, met le feu au bûcher

l'incendie à mes pieds, d'autres hommes de petites mains,

le suivent en brûlant les contre-bas tout autour de moi

Les curés et les inquisiteurs sentencieux lisent un extrait

d'évangile à haute voix

Je mourrai d'étouffement avant de sentir mon corps brûler entièrement

les flammes enlacent mes jambes

les flammes montent jusqu'à mon visage

m'embrassent

mon dernier baiser

Le feu du ciel pardi !

Le peuple hurle de joie et danse

les anges tonnent les trompettes de ma dernière heure

J'étouffe

Je meurs

De quel point du monde parlais-je?

Frédéric Darcy

Bataille Infini+Goya

suiwi de La Dialectique du chien crevé et d'Incendie corporel au travers de deus circonstances sans cause particulière.

Les “désastres” que peignent Bruegel, Vinci, Michel-Ange ou Goya offrent une représentation esthétisée de la guerre. Fascination, désolation, révolte traversent ces œuvres et deviennent *pré-textes* à l'écriture de Darcy...

Pour en savoir plus sur la création collective des Bons Camarades (extraits musicaux, photos, vidéos, dossier de presse, etc.), rendez-vous sur la page web des Bons Camarades :

<http://www.myspace.com/lesbonscamarades>

éditions IKG

Idéokilogramme à la Maison de l'arbre
9 rue François Debergue, 93100 Montreuil

ideokilogramme@gmail.com

<http://ideokilogramme.blogspot.com>

Cahier central : toiles de Vincent
Beauvois. Ière de couv. : gravure
de Goya, série “Les Désastres de la
guerre”.